



Le Rabelais de Chinon, par Delacroix.

## SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

COLLABORATEURS :

CAILLET (Andoisy) - Ph. DALLY (Paris) - DUVERNEY (Paris)  
Lionel LANDRY (Paris) - MABIN (Malestrait) - MARC-HENRY (Paris)  
NEUMANN (Bayonne) - Léon PÉRIN (Paris) - J.-M. ROUGÉ (Tours).

## PARMI LES TÉNÈBRES DE LA SEXUALITÉ

Par le Docteur PIERRE MAURIAC,  
Professeur à la Faculté de Médecine de Bordeaux.

Ce domaine, longtemps réservé, est aujourd'hui ouvert à tous, et les médecins qui seuls autrefois s'y aventuraient y coudoient les philosophes et les littérateurs. Mais les chausse-trapes sont nombreuses et beaucoup y tombent qui prétendent nous guider. Car la hardiesse ne suffit pas. M. Vachet, docteur en médecine, avec une belle assurance et les meilleures intentions, part à la découverte de l'*Inquiétude sexuelle* (1). Mais, dans ce terrain difficile, il se heurte si lourdement que le lecteur est souvent ébloui ; et son livre fait bien mal augurer du magistère médical que M. Vachet voudrait substituer à celui du confesseur. Nul, certes, ne le soupçonne de vouloir monnayer le butin de son voyage avec une publicité de mauvais aloi. Mais il faut bien reconnaître que, libéré de tout frein et de toute boussole, le livre qu'il a lancé manque le but et aborde bien plutôt à la clientèle des lycéens impubères et des vieillards lubriques.

Au contraire, il est un ouvrage marqué au coin de la meilleure méthode scientifique, qui explore pourtant le coin le plus fangeux de la sexualité (2). Mais il est d'un poète, et M. Porché a trouvé dans ses hésitations, dans ses scrupules, dans son cœur, plus de vrai détachement et de sérénité que le savant.

Cette leçon, que nous devrions méditer, sera sans doute perdue comme le furent toutes celles que reçurent les médecins au cours des siècles. Même quand la liberté du langage était extrême, et quelques précautions qu'ils prissent pour ne pas être soupçonnés de curiosité mal-

saine, les médecins du « mal d'amour » furent inquiétés et souvent condamnés.

J. Ferrand, Agenais, avait eu soin de dédier son livre, *De la maladie d'amour ou Mélancolie érotique*, à « très haut et très puissant prince Claude de Lorraine, duc de Chevreuse ». Il n'encourut pas moins les foudres du Parlement de Toulouse.

Le subtil Laurent Joubert avait mis son livre, *Les Erreurs populaires touchant la Médecine*, sous l'égide de la reine Marguerite de Navarre, « l'une des plus chastes et vertueuses princesses du monde, vrai patron de vertu, savante et curieuse autant ou plus qu'ait onc été princesse de cette grande maison ». On ne pouvait mieux choisir. Et, pourtant, le ton du livre était si vert, le vocabulaire si gras, qu'une cabale indignée se monta. A quoi L. Joubert répondit : « Toute femme mariée peut normalement lire et entendre tout ce qui est contenu dans mon livre, non moins que l'*Heptaméron* ou *Histoire des Amants fortunés*. » La réplique était bonne. Puis Joubert ajoute : « Quand on présente un chevreuil, ou leuvraut, ou gibier, ou autre bête à manger, à un seigneur ou à une dame, on la leur présente entière sans l'avoir éventrée. Est-ce à dire pourtant qu'on leur présente de la fiente?... Certainement, on a toujours plus déferé et porté d'honneur aux yeux qu'aux oreilles ; et on nommera, sans comparaison, moins honteusement le derrière (parlant en révérence...) qu'on le montrera. Donc, les mots propres ne puent pas et d'eux-mêmes sont bons et légitimes ; de sorte qu'on peut honnêtement user de tous. » Mais Joubert ne convainquit pas ses ennemis, et leurs attaques valurent à son livre douze éditions.

(1) *L'inquiétude sexuelle*, B. Grasset, éditeur.

(2) *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, B. Grasset, éditeur.

Et pourtant, si affranchie que soit sa curiosité, il est certaine porte secrète que Joubert se refuse à ouvrir : « la sodomique, ainsi que nous l'appelons, vu qu'on ne saurait parler de cet horrible vice quand on en veut faire cas, bien que ce soit par manière de contestation, sans notable scandale. »

Aujourd'hui, de tels scrupules étonnent. Le scandale n'est pas de discuter l'uranisme et la sodomie, mais bien de s'offusquer quand on en parle.

C'est Havelock Ellis qui, en 1896, porta le premier coup au mur de la prison où gisaient les maudits. *Das Kontraere Geschlechtsgefühl* est en effet le premier pas du psychologue sur un terrain à peine exploré jusqu'alors par les médecins.

Puis vinrent Walt Withmann et Oscar Wilde, dont les tendances ou les mœurs s'étalèrent, si évidentes, que l'un dut se défendre sans convaincre personne du reproche d'homosexualité, et que l'autre en fut réduit à clamer son *de profundis* du fond de la prison que lui valut son vice.

Ceux-là sont les martyrs de l'émancipation. Déjà Verlaine et Rimbaud bénéficièrent de l'indulgence inavouée et qui devait s'exprimer dans l'œuvre de Marcel Proust, historiographe minutieux, sinon détaché, du moins sans vergogne.

Et peu à peu l'inverti sort de l'ombre. Il se glisse par la porte entr'ouverte. Discret, il écoute la discussion, hasarde un mot de défense. Les moues sont d'abord dédaigneuses et les mines offusquées, mais bien vite la curiosité l'emporte, puis l'indulgence, car la mode elle aussi commande.

Enfin, tout à coup, l'un d'eux, Corydon, entre en scène. Jusque-là, l'artiste seul est notoire, mais l'homme s'est tu et a agi dans l'ombre, car ses discours et ses gestes eussent été insupportables.

Subitement, il s'accorde le droit de se révéler tout entier. Au nom de la science, au nom du bon sens ou de la raison, M. Gide « veut reconquérir son assurance » et, sans fausse honte, justifier ses goûts. « C'est une défense de la pédérastie qu'il écrit », et son livre éclate dans un grand fracas de chaînes brisées qui annonce la délivrance des homosexuels.

Et l'invasion commence. Et le talent du libérateur, et les qualités intellectuelles de ses disciples étouffent les résistances d'une défense surprise. Et la tache s'étend, l'imprégnation s'accroît, et la scène, et le livre, et le salon convient le grand public à la discussion.

Bref, l'éclat de M. Gide a atteint son but. Il a conquis le droit d'audience.

Les arguments de sa plaidoirie ont été discutés sans doute, mais jugés dignes d'être retenus.

Certes, à ceux qui abandonnent délibérément le terrain de la conservation sociale ou des lois morales, M. Gide a le droit de dire : « Au nom de quel Dieu, de quel idéal, me défendez-vous de vivre selon la nature ? » Mais, avec M. Réja, on peut lui répondre : « Au nom de la légitime défense, au nom du droit imprescriptible des majorités. » Argument de force, et qui fera crier les homosexuels à la persécution, car à les entendre ils ont pour eux la science et la sagesse de Montaigne et la passion de Pascal. C'est du moins M. Gide qui l'assure.

Mais c'est justement sur ce terrain que nous voudrions le suivre. La science précautionneuse avance prudemment dans l'étude de la détermination des sexes. Il nous faut voir si les résultats sont obtenus dans le sens tracé *a priori* par Corydon.

Enfin, nous aussi citerons à nouveau Montaigne et Pascal, et les laisserons parler sans les interrompre. Nous jugerons alors si leur témoignage est favorable à la défense de l'homosexualité, ainsi que nous l'affirme M. Gide.

Ce ne sont pas les arguments scientifiques proposés par M. Gide que nous voulons discuter. Ils sont d'ailleurs d'une faiblesse incontestable. Et quand il interroge Darwin, Bergson, Lester Ward, Perrier, etc., ils répondent bien plus en philosophes qu'en savants.

Mais, dans ces dernières années, certains biologistes se sont livrés à l'étude de la détermination des sexes. Et il n'est pas indifférent de rechercher si la thèse de M. Gide reçoit de ces travaux un appui nouveau.

Les attributs du sexe sont d'ordre germinal ou d'ordres morphologique et psychique.

Les uns se confondent avec la reproduction, ce sont les *caractères sexuels primaires* : cellules reproductrices, cellules ovariennes, cellules spermatiques.

Les *caractères sexuels secondaires* réalisent la morphogénèse du sexe. En dehors de toute fonction reproductrice, ils permettent de distinguer les mâles des femelles : ce n'est pas seulement l'organe reproducteur qui permet le classement, mais aussi l'instinct sexuel, l'appétence et la taille, et le volume des os, et la barbe de l'homme, et la crête du coq, et les cornes du cerf.

Ces caractères sexuels secondaires, qui nous suffisent d'ordinaire pour juger de la position sexuelle d'un individu, ne sont pourtant pas toujours très marqués. Chez certains animaux, ils le sont si peu qu'il est impossible d'affirmer le sexe avant d'avoir fait l'examen histologique des glandes génitales.

Ainsi en est-il chez les échinodermes. Chez les crustacés, le dimorphisme sexuel est déjà plus apparent. Chez les papillons, la coloration des ailes distingue les sexes ; dans certaines espèces, c'est l'absence d'ailes qui sert de critère : le ver luisant est la femelle aptère mais lumineuse du lampyre noctilue dont le mâle, pourvu d'ailes, n'émet qu'une très faible lueur. Et, à mesure que l'on s'élève dans la série des êtres, les caractères sexuels secondaires se précisent, les différences sont plus tranchées.

La morphogénèse de l'individu, bien qu'indépendante de la fonction reproductrice, est cependant liée à la glande génitale. Celle-ci contient sans doute les cellules spéciales qui assurent la procréation, mais elle recèle aussi les mystères de la forme, du tempérament, des appétits, elle dispense les caractères sexuels secondaires.

MM. AnceI et Bouin ont soutenu que ces deux fonctions définies de la glande génitale étaient assurées grâce à l'existence de deux catégories de cellules : les unes constituent la glande germinale proprement dite (ovules, tubes séminipares) ; les autres, constituant la glande interstitielle, déterminent les caractères sexuels secondaires.

A vrai dire, cette répartition de deux fonctions entre deux types de cellules d'une même glande est aujourd'hui très discutée. Mais ceux là mêmes qui se refusent à préciser l'origine cellulaire des caractères sexuels secondaires reconnaissent leur dépendance absolue à l'égard du testicule ou de l'ovaire. Et si d'autres glandes, comme le corps thyroïde ou les capsules surrénales, participent à la morphogénèse, c'est de façon accessoire.

Aussi bien, et sans recourir au laboratoire, la longue histoire des eunuques est la plus éclatante preuve du rôle joué par la glande génitale dans la morphogénèse. Il suffit de lire le *Traité des Eunuques* (1) publié en 1707. J'y cueille ces vers que certain gentilhomme lançait à l'adresse d'un groupe d'eunuques italiens « à grosses figures » qui se vantaient de faire en France toutes sortes de conquêtes :

Je connais plus d'un fanfaron  
A crête et mine fière,  
Bien dignes de porter le nom  
De la Chaponardière.  
Crête aujourd'hui ne suffit pas  
Et les plus simples filles  
De la crête font peu de cas  
Sans autres bécotilles.

Or, c'est justement l'étude de la « crête et autres bécotilles » qui perdroient à MM. Caudroit et Pezard de formuler certaines conclusions sur la détermination des sexes.

..

Les jeunes poulets, normalement et pendant un temps limité, ne présentent pas de différences sexuelles apparentes. Puis, brusquement, la crête apparaît chez le coq et grandit vite, faisant contraste avec la croissance lente et régulière du corps.

MM. Caudroit et Pezard ont constaté que si on châtré l'oiseau peu après l'apparition de la crête, celle-ci continue à se développer. Mais au lieu d'être rapide, l'accroissement est lent, faible, et parallèle à celui du corps ; par conséquent les ergots se développent normalement, comme d'ailleurs les caractères du plumage, faucilles, lancettes, camail, etc. Mais, en fin de compte, l'animal ne chante pas et son instinct sexuel paraît tout à fait éteint.

De cette expérience, on peut conclure que, chez le jeune poulet, l'ablation de la glande génitale entrave le développement de la crête, l'apparition du chant, les manifestations de l'instinct sexuel. Mais l'opération n'influence pas l'évolution du plumage et des ergots.

Et, pourtant, la poule ne possède pas d'ergots et son plumage diffère de celui du coq. Mais c'est qu'ici intervient l'action de la glande femelle : si on enlève l'ovaire à une poule, on voit son cou s'orner du camail du coq, et sa queue se parer de lancettes et de faucilles ; enfin, les ergots poussent.

Tout se passe comme si la sécrétion de l'ovaire empêchait l'apparition du plumage et des ergots.

Bref, il est permis d'imaginer un animal qui n'aurait ni ovaire, ni testicule. Ce type asexué serait dépourvu de

(1) *Traité des Eunuques*, dans lequel on explique toutes les différentes sortes d'Eunuques, s'ils sont propres au mariage, etc. par M. D., 1707.

crête et d'instinct sexuel, il ne chanterait pas, mais il aurait des ergots et un beau plumage de coq.

D'autres biologistes, Sand le premier, ont cherché à obtenir expérimentalement le mélange des sexes. Sand transplantait chez le cobaye un fragment d'ovaire en plein testicule, ou, inversement, un fragment de testicule en plein ovaire. L'expérience ne donne pas de résultat intéressant si les deux glandes sexuelles normales sont conservées. Mais si, comme l'a fait Lipschütz, on supprime une des deux glandes génitales et que l'on porte le greffon dans la glande restante, alors apparaissent de nouveaux caractères : chez le mâle ainsi partiellement châtré et porteur d'un greffon d'ovaire, on voit les glandes mammaires se développer, un mamelon se former, et même quelquefois une sécrétion lactée s'établir. Si c'est une femelle que l'on a greffée avec un fragment de testicule, on assiste au développement anormal du clitoris, qui prend le type pénisole.

Psychiquement, si l'on peut dire, ces animaux se comportent de deux façons : tantôt ils recherchent les mâles, tantôt ils recherchent les femelles. Bref, un véritable hermaphrodisme expérimental est ainsi obtenu : c'est l'*inversion sexuelle provoquée*.

Mais il est une autre forme d'hermaphrodisme que Caudroit et Pezard dénomment *inversion sexuelle autonome*, et que nous trouvons parfaitement évidente dans la belle observation de J. Benoit.

A une poule âgée de vingt-six jours, on enlève l'ovaire gauche. Sa croissance se poursuit sans aucun trouble, mais à l'âge de six mois, des caractères mâles apparaissent, la crête devient turgescente. On constate de plus qu'au niveau d'un organe rudimentaire qui existe chez toutes les poules, et qui normalement n'est qu'un vestige de glande génitale, un développement exagéré s'est produit.

Si l'on enlève cette formation glandulaire, l'examen histologique montre que c'est un véritable testicule. Donc la potentialité de cette glande rudimentaire est dans le sens testiculaire.

A partir de l'ablation de la glande rudimentaire, la crête régresse, l'animal prend le type castrat, c'est un chapon.

Mais, au bout d'un certain temps, la crête repousse à nouveau : l'animal prend l'aspect mâle, et quand la mue survient le plumage reste femelle tandis que la crête mâle persiste : c'est un type bisexué.

L'autopsie et le prélèvement des glandes génitales montre que la réapparition tardive des caractères mâles, malgré l'ablation de la glande rudimentaire, est due à ce que de petits fragments de l'ovaire gauche échappés à l'ovariotomie se sont régénérés et se sont transformés en organes constitués par des cordons sexuels d'aspect mâle. Ainsi l'ovaire de la poule contient normalement des éléments qui, dans certaines conditions de déséquilibre glandulaire, peuvent se développer dans le sens mâle. Bref, le soma a une double potentialité que l'on peut faire apparaître successivement en faisant varier les conditions hormono-sexuelles.

..

De ces recherches se dégagent des conclusions qui méritent d'être examinées en toute indépendance.

D'abord, elles contredisent nettement toutes les théories qui tiennent pour assurées la transmission héréditaire du sexe. On ne peut plus soutenir que le sexe est transmis en

puissance par le spermatozoïde, et c'est une fable de prétendre que l'individu sera mâle ou femelle suivant le nombre des chromosomes contenu dans le spermatozoïde qui féconde l'ovule.

Tout au contraire, Caudroit et Pezard montrent que, dans certaines conditions pathologiques ou expérimentales, les cellules sexuelles de la femelle peuvent se muer en cellules mâles; il semble donc bien qu'on doive admettre l'existence d'un type neutre, qui s'aiguille secondairement dans le sens mâle ou femelle, suivant des conditions encore mal précisées. Mais le maintien du type sexuel dans la direction unique et constante n'est assuré que par une coordination admirable de toutes les glandes de l'organisme, par un équilibre qui constitue la norme, qui constitue la santé.

On comprend alors que la potentialité double de l'individu à son origine rende possible la déviation sexuelle, pour peu que l'équilibre complexe soit rompu. Et, en somme, la théorie du type sexuel intermédiaire (*sexuelle zwischenstufen*) reçoit une confirmation expérimentale; et ses partisans vont triompher, car l'explication physiologique de ces instincts, qui ne sont pas des maladies, est trouvée, et nul ne saurait plus les condamner.

M. Grasset a montré que l'erreur essentielle et fondamentale de cette doctrine réside dans ce principe initialement posé: que la fin procréatrice de la fonction sexuelle ne repose que sur la décision des majorités. En réalité, elle repose sur la connaissance scientifique des lois mêmes de la vie.

Mais délaissant ce côté irritant de la question, et nous en tenant aux expériences récentes, on en peut certes déduire l'existence d'un type sexuel intermédiaire. Il faut bien reconnaître pourtant qu'il a été obtenu à l'aide d'artifices expérimentaux, de mutilations, de greffes, tels que la nature ne les a jamais spontanément produits à ce degré. Pour obtenir l'inversion sexuelle, il a fallu bousculer l'équilibre glandulaire normalement existant. Il a fallu créer des circonstances exceptionnelles. Il a fallu forcer la règle pour aboutir à l'exception, détruire le normal pour tomber dans l'anormal, bref, d'un individu sain faire un malade.

Certes, les homosexuels ne se priveront pas de discuter les frontières que nous traçons entre la santé et la maladie. Ils ne manqueront pas de mêler leurs voix à celle de M. André Gide, qui oppose triomphant ce texte de Montaigne: « Nous appelons contre nature ce qui advient contre la coutume. »

Cette objection ne nous déplaît pas, car le malin bordelais leur a tendu un piège dans lequel ils sont tombés. Cette maxime, que Corydon recueille avidement, Montaigne la donne en conclusion d'un chapitre sur un enfant monstrueux, père en Médoc, « qui n'a aucune montre des parties génitales; il a trois trous par où il rend son eau in-essamment; il est barbu à désir et recherche l'attouchement des femmes ». Certes, Montaigne a beau jeu d'ironiser et de dire: « Ce que nous appelons monstres ne le sont pas à Dieu, qui voit en l'immensité de son ouvrage l'infinité de formes qu'il a comprises. » Mais nous ne sommes pas Dieu, et, de notre point de vue, le père du Médoc, et le type intermédiaire, et les gallinacés invertis de MM. Caudroit et Pezard restent des monstres.

« Justement, nous répondra M. Gide; mais ce n'est pas pour eux que je me bats ». Toujours, en effet, il a renié ceux

qui se réclament de la théorie d'Hirschfeld, de la théorie de l'homme-femme. Il abandonne les « invertis piteux et plaintifs » au médecin. C'est l'homosexuel normal et non l'inverti dont il se fait le champion: « L'homosexualité, tout comme l'hétérosexualité comporte tous les degrés, toutes les nuances: du platonisme à la salacité, de l'abnégation au sadisme, de la santé joyeuse à la morosité, de la simple expansion à tous les raffinements du vice. L'inversion n'en est qu'une annexe ».

Et à voir la tourbe où se complait le talent de Marcel Proust, M. Gide aurait presque un haut-le-cœur. Ces deux chevaliers, qui ont ouvert les portes de la caverne sombre pour y faire pénétrer un peu de lumière, nous découvrent aussi les deux camps dont ils sont les héros ennemis. Marcel Proust considère comme éteinte l'homosexualité grecque; seule mérite son attention « l'homosexualité survivante malgré les obstacles, honteuse, ôtrée, qui est la seule vraie, la seule à laquelle puisse correspondre chez le même être un affinement des qualités morales ». Les autres ne sont pas atteints d'un mal « ils obéissent aux modes du temps ».

Au contraire André Gide détourne la tête de ces infirmes. Il ne prêche que « l'amour grec », la pédérastie qui ne comporte aucun efféminement. C'est pour lui seul qu'il a fait le geste libérateur. Et il le juge assez haut, assez grand, assez pur, pour l'imposer sinon à l'adhésion, du moins au respect de tous.

Malgré le scandale qu'ont soulevé ces propos, c'est là une bien vieille querelle. La position aristocratique que M. Gide défend, et qui lui paraît un retranchement invincible, fut houscoulée il y a bien des siècles par le vieux Plutarque. Bien avant M. Gide, Protogènes disait: « L'amour naïf et légitime est celui qu'on porte aux jeunes enfants, lequel n'éteint point d'ardeur de concupiscence comme fait celui des filles, ce dit Anacréon, ni n'est point parfumé, ni fardé, mais toujours simple et naïf, sans afféterie, ni mignardise quelconque, parmi les écoles des philosophes ou dans les parcs, là où s'exerce et adresse la jeunesse et là ne fait que chasser aux jeunes gens, les encourageant et excitant vivement à la vertu ceux qui sont dignes qu'on en prenne soin et sollicite ». Au contraire, il faut chasser au loin « ce nigaud... fier, lâche et faible de cœur, qui ne bouge jamais du giron ou des courtines des femmes, qui ne demande que toutes choses molles et délicates, énérvé de voluptés efféminées, où il n'y a point d'amitié réciproque, ni de ravissement d'esprit ».

C'est bien de ce paradis des homosexuels dont M. Gide se fait l'ange gardien à la plume flamboyante. Mais ni son talent, ni son audace ne nous peuvent éblouir, ni nous faire voir dans ses discours « autre chose que la couverture de leur vilénie infâme sans amour et contre nature ». Avec Daphneus, de Plutarque, nous devons arracher le masque de détachement et de philosophie dont s'affuble la pédérastie, et qu'elle a vite fait de jeter « quand ce vient la nuit, que chacun est retiré, alors

« Doux est le fruit quand point n'y a de garde  
« Qui le cueillir secrètement en garde. »

« Et si cet amour des mâles ne tend pas à copulation charnelle, comment donc est-il amour si Vénus n'y est point?... Si tu me dis qu'il y a bien quelque amour sans Vénus, ni plus ni moins qu'il y a de l'ivresse sans le vin,

quand on boit du breuvage fait de figues ou d'orge, je te répons que c'est une boisson flatueuse dont on se fâche et se lasse bientôt : ainsi est votre amour, chose imparfaite et qui ne porte aucun fruit. »

Et Pusias, amoureux de Bacon, a beau se jeter dans la bataille et s'indigner de ceux qui calomnient l'amour grec et le veulent « réduire en fermé aux petites farfouettes à fouiller les racines, et aux hachettes pour les hacher, et aux drogues à faire les fards, les charmes et sorcelleries des femmes impudiques, » Plutarque ne s'en laisse pas conter et tire la conclusion du débat : « Ceux qui volontairement endurent une telle vilénie sont estimés plus lâches et entachés du plus détestable vice du monde ; on ne se fie point à eux, on ne leur porte ni honneur, ni amitié, mais à la vérité, comme dit Sophocle :

« Ceux qui de tels amis perdent en rien ;  
« Et qui en ont, de les perdre, aux dieux prient. »

Il était à M. Gide de soutenir que des esprits des mineurs et des plus sages ont su secouer le lourd manteau de la coutume, sans s'offusquer ni s'indigner des nudités ainsi étalées. Et Montaigne et Pascal sont appelés en témoignage. Or, c'est là, croyons-nous, un jeu dangereux où M. Gide eut mieux fait de ne pas se risquer.

Car s'il est vrai que notre essayiste a écrit : « Les lois de conscience que nous disons naître de nature, naissent de la coutume, » il ne nie pas pour autant qu'il n'existe des lois naturelles. Il sait très bien voir les violences qu'on leur fait trop souvent subir : « Nous voyons la coutume forcer tous les coups les règles de la nature. » Il se divertit même en nous en proposant de piquants exemples : « Par coutume, dit Aristote, aussi souvent que par maladie, les femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre, et, plus par coutume que par nature, les mâles se mêlent aux mâles. »

M. Gide eut bien dû méditer la fin du chapitre qui lui fournit les maximes dont il se réclame. « Il y a grand doute s'il se peut trouver si évident profit au changement d'habitude reçue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la recevoir. ... Est-il quelque pire espèce de vices que ceux qui choquent la propre conscience et naturelle connaissance ? »

Quant à Pascal, c'est lui aussi un auxiliaire dangereux. On comprend que M. Gide ait monté en épingle la fameuse pensée : « Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés ? ... La coutume est une seconde nature qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature. »

Ce qui ne veut pourtant pas dire que Pascal ait renversé les bornes au delà desquelles on ne trouve que l'instinct. « Il y a sans doute des lois naturelles... Si la coutume entraîne la nature, quelquefois aussi la nature la surmonte et retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coutume, bonne ou mauvaise. » Et dans un monde qu'eussent régents Montaigne et Pascal, M. Gide n'eut eu d'autre ressource que de se cacher : « Montaigne a raison, la coutume doit être suivie parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle est raisonnable et juste. »

L'évidence brutale s'impose aux esprits les plus libres, à ceux-là même en qui M. Gide croit trouver du secours. Ces roseaux plient à tous les vents ; leur pensée oscille à tous les souffles. Et le vertige et les errements sont inévitables pour qui prétend suivre ce balancement continu et ne sait pas remonter à la racine immuable. On peut épiloguer, imaginer un monde à cinq dimensions, ou un pays où les pensionnaires des asiles seraient maîtres. Mais, comme dit Montaigne, « la société n'a que faire de nos pensées ; mais le demeurant, comme nos actions, notre travail, nos fortunes et notre vie, il la faut prêter et abandonner à son service et aux opinions communes. »

Ceux qui ne s'y peuvent plier sans renoncement, ceux qui ne peuvent se désaltérer aux sources communes, parce qu'un mal les torture qui demande d'autre rafraîchissement, à ceux-là nous accordons notre pitié et notre secours quand ils l'appellent. Mais s'ils prétendent imposer le spectacle hideux de ce qui les ronge, s'ils dépouillent l'ulcère de ses bandages et l'étalent au soleil, nous avons bien le droit de jeter le voile et de les repousser dans la nuit.

Le renard ayant la queue coupée prétendait faire passer sa mutilation dans la coutume :

« A ces mots, il se fit une telle huée  
« Que le pauvre écourté ne put être entendu... »

Corydon a trop de talent, et il s'est fait entendre, hélas ! Apôtre d'une religion éteinte, il ne veut pas voir avec M. Proust, « que depuis dix-neuf cents ans toute l'homosexualité de coutume, celle des jeunes gens de Platon comme des bergers de Virgile, a disparu, que seule surnage et se multiplie l'involontaire, la nerveuse, celle qu'on cache aux autres et qu'on travestit à soi-même. »

C'est le masque gidien plaqué sur l'homosexualité qu'il faut arracher. C'est à cette coutume contagieuse et à ceux qui l'essaient, comme ils feraient d'un microbe, que doivent aller les mots durs, et non aux vrais invertis qui n'ont d'autres refuges dans notre société que l'ombre et l'immolation.